

Enfin ! le reste viendra peut-être plus tard, mais il commence à se faire temps.

\* \* Quand je parle ainsi, je vise particulièrement le public qui pourrait encourager les beaux-arts, mais ce sont précisément les personnes riches qui semblent se soucier le moins de ces questions.

Entrez chez X. Y. Z., qui sont à la tête d'une jolie fortune, vous n'y trouverez pas un meuble vraiment beau, des tableaux de prix, ou même de bonnes gravures de maîtres.

Quel est celui de ces favoris de Plutus qui a commandé une statue à Hébert, une toile à Hamel, Saint-Charles et autres qui devraient être encouragés ?

En revanche, les fabricants de pianos font des affaires d'or.

Mais, en vérité, sans vouloir jeter de pierres dans le magasin de mon ami Lavigne, qui est un artiste de grande valeur, le piano ne suffit pas dans une maison, il y a place pour autre chose, et pour de très belles choses même.

*Leon Tiden*

## Promenade à travers l'Exposition Universelle

Un accident imprévu m'a empêché, à mon grand regret, de donner la semaine dernière, au MONDE ILLUSTRÉ, ma causerie ordinaire. Aussi, les gravures préparées pour celle-ci ont-elles paru dans le numéro précédent sans être accompagnées du texte que voici. Elles représentaient différents palais que nous allons passer successivement en revue. Comme vous vous en êtes déjà aperçus, chaque nation de l'Amérique du sud, et en général chaque petit peuple d'importance secondaire, possède à l'Exposition un palais, un pavillon particulier ; cela vient de ce que l'enthousiasme, l'entraînement était si général, si grand parmi ces petites républiques, pour paraître elles aussi dans ce grand concours de l'Exposition-Universelle, que l'administration était dans l'impossibilité de trouver dans le grand palais central une surface suffisante pour satisfaire à toutes les demandes. Aussi a-t-elle dû mettre à leur disposition une partie des jardins, imposant à chaque pays la construction d'un pavillon particulier. Loin de s'en plaindre, ces différentes nations ont vu là une occasion de s'isoler et de donner à leur exposition un caractère plus spécial et réellement national.

Nous avons vu ensemble déjà plusieurs de ces pavillons remarquables, et nous allons continuer notre promenade.

Voici d'abord le Nicaragua. C'est une construction en bois ornée de jolies plaques de faïence et d'élégantes marqueteries. La toiture, de forme originale, est recouverte de tuiles-écailles et couronnées de gerbes d'épis en faïence. Le goût en est pur et le dessin gracieux.

C'est un des plus jolis travaux du Champ-de-Mars. On y expose entre autres objets remarquables, un plan en relief très artistiquement et savamment combiné du canal projeté de Nicaragua. Ce plan a été exécuté à Washington par un sculpteur français ; on peut suivre aisément tout le tracé du canal comme si l'on planait au-dessus dans la nacelle d'un ballon.

Tout à côté et comme pour faire un contraste, se trouve le pavillon du Japon. Cette nation si progressiste a élevé là un monument très important et qui caractérise bien le génie du peuple qui l'a construit. La grande porte d'honneur est toute en bois de rose finement sculpté. Ce sont deux artistes du Tonkin qui l'ont travaillée. Voulez-vous savoir les noms de ces deux Phidiats asiatiques ? Je vais vous les donner, uniquement pour ce qu'ils ont de pittoresque, et je n'aurai pas la cruauté de vous demander de les retenir pour le reste de vos jours : Tuitsouaki-Tchikaoa et Ko-nu-Taka-mura. Sur un long tableau de laque noir dissimulé dans les boiseries précieuses du portique, est gravé en caractères nationaux le nom de " Japon ". Le jour pénètre dans l'édifice par de gaies et jolies pe-

tites fenêtres avec grillages en bambous, cette plante précieuse et si nationale qui se prête à une incroyable multitude de transformations sous la main patiente et habile des ouvriers japonais.

La toiture, recourbée en pointe de sabot, est faite de tuiles d'un gris d'ardoises. Dans son originalité, cette construction est d'une élégance infinie et donne l'avant-goût des surprises que réserve la magnifique exposition de l'intérieur.

Plus loin, on trouve le pavillon de la République de Saint-Marin. Cette minuscule nation, malgré le nombre restreint de ses produits, réussit à exposer d'intéressantes collections. Ce petit palais ne manque pas d'une allure coquette : un portique, deux grandes haies vitrées entourées de faïence, de terre cuite et de briques vernissées, le tout surmonté d'un grand fronton central portant les armes de la République. A l'intérieur, un salon somptueux où sont exposés des marbres d'une grande beauté, de fines poteries, des mosaïques et des tissus étalés sur riches meubles.

Enfin, de ces pays lointains, nous sommes tout à coup transportés au cœur même de l'Europe : en Roumanie, ce pays si pauvre et sur lequel pourtant ses puissants voisins ont de tout temps lancé tant de regards de convoitise ; son exposition consiste surtout en vins et crus du pays, dont la variété est considérable. Fait de troncs de sapins superposés, le pavillon affecte la forme d'une maison de paysan roumain ou encore d'une isba russe, et sa couverture est en chaume.

Ne la trouvez-vous pas, comme moi, sublime, cette idée d'un peuple qui, tandis que tous ses voisins à l'Exposition ont cherché à éblouir les yeux de leur palais merveilleux, comme pour vanter la richesse, a, au contraire, construit une pauvre cabane de paysan, comme pour célébrer bien haut le travail humble et ignoré qui fait pourtant sa force à lui ?

Tout l'édifice est entouré d'arbustes et de verdure ; pour accentuer la nuance de couleur locale, on remarque tout auprès un de ces puits comme on en rencontre si fréquemment dans les campagnes roumaines.

La meilleure manière d'exposer de bons vins étant, dit-on, de les faire goûter, et le comité organisateur a songé à en permettre la dégustation ; aussi, dans un joli petit cabaret attenant à l'établissement, de jolies filles Roumaines, toute pimpantes dans leur costume national, versent généreusement à boire... moyennant finance, les vins de leur pays, en les agrémentant de leurs si doux sourires.

*J. Chonnicr*

## REVUE GENERALE

Historique des armements de l'Europe.—La triple alliance.—La situation en Europe et en Amérique.

Jusqu'à la guerre de 1870, une seule nation avait pensé d'une manière sérieuse à son armement. C'était la Prusse. Cette puissance, vaincue et réduite presque à rien sous Frédéric-le-Grand par Napoléon Ier, avait gardé un amer souvenir de ses défaites d'autrefois, et n'avait songé depuis qu'à reprendre une éclatante revanche sur la nation qui l'avait vaincue. Pour cette raison, elle ne négligea rien afin de se mettre en état de vaincre. Perfectionnement des armes, érection de forts sur divers points, augmentation du nombre des régiments ; on s'appliqua aussi à relever le niveau des études militaires. Et tout cela se fit pour ainsi dire à l'insu de tout le monde.

1870 arriva. Alors l'univers étonné sortit de sa somnolence et parut tout surpris de la force de la Prusse que l'on pensait si faible. On sait ce qu'il arriva en cette année. Pour une raison ou pour une autre, la France déclara la guerre à la Prusse et lance ses bataillons sur les rives du Rhin. La France qui, surtout depuis le commencement du dix-neuvième siècle, n'avait marché que de victoire en victoire, devait être défaite dans cette dernière lutte, et elle le fut en effet. La Prusse réclama comme prix de sa victoire une forte indemnité et s'empara de deux provinces, l'Alsace et la Lorraine.

La Prusse, après son succès, ne s'endormit pas sur ses lauriers. Au contraire, elle travailla davantage au perfectionnement de son armement afin de se rendre plus formidable à la France qui, de son côté, travaillait et travaillait encore à battre son ancienne rivale.

Mais craignant de se mesurer seule dans une guerre avec les Français, l'Allemagne songea à se faire des alliés, et elle a réussi jusqu'à un certain point. La Russie et l'Autriche

se sont unies à elle pour former ce qu'on appelle la triple alliance. Et tout dernièrement, l'Italie, après un voyage à Berlin du roi Humbert et de son premier ministre, signor Crispi, s'est jointe à ces trois puissances.

Les autres petits pays de l'Europe, considérés jusqu'ici comme neutres, s'alarmèrent de ces formidables armements. La Suisse, la première, songea à fortifier la chaîne de montagnes qui lui fait une défense naturelle, et surtout le St-Gothard. Depuis l'incident Wohlgenuth, où l'Allemagne lui a montré les grosses dents, elle pense à augmenter l'effectif de son armée. D'un autre côté, la Hollande, depuis le dernier discours du roi Guillaume, demande que le nombre de ses soldats soit porté à 60,000.

Après ces quelques explications que nous avons cru donner pour expliquer, suivant nous, la cause des armements de l'Europe, nous sommes en droit de nous demander : Qu'advient-il de tout cela ?

Ce qu'il adviendra est facile à prévoir. Un jour ou l'autre, pour un prétexte quelconque, tous les peuples de l'Europe se jetteront les uns sur les autres dans une lutte sanglante, terrible. Le sang coulera à flots ; la carte de l'Europe sera transformée. Malheur aux petits : la force primera le droit. Cette guerre générale est plus proche qu'on le pense, sans doute. Et la raison, la voici. Pour soutenir leurs énormes armements, toutes les puissances européennes, du moins celles formant partie de la triple alliance, ont été obligées de grever considérablement leur budget respectif et même de contracter de forts emprunts. Or, elles ne peuvent continuer à s'endetter chaque jour davantage, en particulier l'Allemagne, qui, malgré l'énorme rançon payée par la France, est dans un état voisin de la banqueroute.

Il est permis de se poser encore une autre question en face des événements actuels. Devons-nous croire à la solidarité de la triple ou quadruple alliance ? Nous nous empressons de répondre non. Et voici pourquoi. Pour former une alliance, il faut que les diverses parties contractantes aient un but homogène, et c'est précisément cette homogénéité qui manque dans ce cas-ci. La Russie, personne ne l'ignore, jette les yeux sur Constantinople, et, pour y arriver, elle ne désire rien moins que de s'emparer des Dardanelles et de tous les petits Etats qui y pullulent : la Roumanie, la Serbie, le Monténégro, la Bulgarie, etc. C'est ce à quoi l'Autriche s'opposera de toutes ses forces, vu que c'est une question de vie pour elle, et elle doit pour cela autant que possible défendre les pays lui servant de barrières aux envahissements russes. De plus, l'Autriche, il ne faudrait pas l'oublier, s'est emparée, par droit de conquête, d'une certaine partie du territoire de l'Italie ; or, cette dernière ne manquera certainement pas de lui réclamer son bien au premier moment opportun. Le sentiment anti-autrichien est très fort en Italie.

Voilà, en peu de mots, à l'heure actuelle, la position de l'Europe.

\* \* Passons à l'Amérique. Contrairement à ce qui se passe sur le vieux continent, ici tout est calme. La lutte qui s'y fait est toute pacifique : c'est celle du travail, de l'industrie, de l'émulation entre les divers peuples, afin de se surpasser en richesses.

Pas de chicanes de frontières, chacun se trouve suffisamment de territoire. Pas de complications diplomatiques qui mettent la vie des peuples en danger. L'Amérique est calme comme l'eau d'une baie que pas un souffle n'effleure.

Peuples de l'Europe, qui gémissiez sous un joug de fer, traversez l'Atlantique, venez goûter sur nos rives les douceurs de la paix, venez respirer l'air de la liberté. Ne différez pas trop longtemps votre arrivée au milieu de nous, nous la désirons de toutes nos forces, déjà nos bras sont ouverts pour vous embrasser dans l'étreinte fraternel de l'amour des peuples.

*G. A. Dumont*

Juillet 1889.

## DEUX MOTS DU DOCTEUR

DE LA CONTAGIOSITÉ DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE

La fièvre typhoïde est une affection microbienne : le bacille qui la produit a été découvert par un allemand nommé Eberth, et depuis il a été étudié en France par MM. Chantemesse et Widal.

La fièvre typhoïde est très peu contagieuse d'individu à individu ; elle se propage presque exclusivement par les eaux et les aliments qui fermentent le bacille d'Eberth. Sous ce rapport elle offre de grandes analogies avec le choléra. Ce sont les déjections des malades qui sont les vrais agents de propagation du germe typhoïdique.

La transmission peut se faire par les linges et les autres effets souillés par les malades, mais, lorsque les déjections sont jetées dans les fosses d'aisances, les égoûts ou même dans le sol, c'est alors que le bacille d'Eberth rencontre les conditions les plus aptes à favoriser son développement et sa repullulation.

Nous en savons déjà assez de l'histoire de ce bacille pour pouvoir déduire de notre étude les moyens de combattre la propagation de la fièvre typhoïde. Ces moyens sont la désinfection des matières excrémentielles et des fosses d'aisances, d'une part, pour détruire les germes avant de les évacuer dans le sol et d'autre part l'emploi pour l'alimentation d'une eau pure, d'une eau de source qui n'ait pas pu être en contact avec les germes provenant des déjections typhoïdiques. Nous verrons bientôt quelles sont les mesures de désinfection les plus propres à détruire les germes : quant à l'eau de source, ce sont les municipalités seules qui sont en mesure de nous la procurer.

Dr AMBO